

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Correspondance

Christine Martel

Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, C. (2005). Correspondance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 70–72.

# Correspondance

Christine Martel

**I**l y avait très longtemps qu'ils s'éternisaient ensemble. Ils en étaient venus à feindre de ne pas trop s'en rendre compte, espaçant les rapports de toutes sortes, organisant leurs vies en parallèles impeccables, dans l'illusion parfaite de deux autonomies bien tracées, et ils scrutaient, sans égard pour leur partenaire, chacun leur partie d'horizon muré.

Depuis toujours, Noël jouissait de sa grosse télé qu'il se contentait de fixer, lorgnant les sports et les reportages sensationnalistes et assommants sur un écran dans lequel il s'abîmait littéralement, gavé, pitonnant sans répit. Depuis peu, Marielle profitait d'un ordinateur neuf. Elle était comme toutes ces femmes d'un âge confirmé qui avaient la conviction d'avoir distancé leur mari dans la quête d'une édification personnelle constante et légitime, toutes affublées, selon un consensus convenu, d'un compagnon semblable, périmé et indifférent, se vautrant dans les mêmes stimuli télévisuels qui entretiennent soir après soir l'hébétude et la passivité. L'œil-de-bœuf à antenne parabolique et la fenêtre optique béant sur le monde trônaient chacun dans leurs repères voisins et semblaient se toiser, moirant de leurs lueurs vitreuses.

À chaque crépuscule, dans une pièce adjacente au salon dont le dinosaure s'extirpait pour aller forcément rejoindre ses vieux *chums* pour quelques heures, toujours à la même heure, la cybernovice, engoncée dans sa robe de chambre épaisse et fanée et chaussée de ses gougounes beiges qu'elle enfilait machinalement pour l'occasion, entrait en communication, sur Internet, avec un intrigant inconnu et en tout temps le même. Et là, elle revivait enfin, comme si elle y retrouvait plus qu'un nouvel ami ; elle avait débusqué l'*alter ego*. Et à cette aventure s'ajoutait la délectation de l'interdit, du tête-à-tête à l'aveugle, de la liaison cachée. L'individu, fatalement croisé au détour d'un forum électronique de discussion, à qui elle pouvait tout exposer et débiter,

ses frustrations, ses déceptions, ses rages et ses peines, et surtout confesser son incapacité à abandonner l'autre être parasite qui végétait trop près d'elle, ne la jugeait pas. Elle n'avait pas à justifier de ne pas s'échapper. Il avait l'air d'avoir compris et approuvé que les ailes de la vénérable libellule se recroquevillent et qu'elle vole à la stupeur ambiante chaque seconde qu'elle lui consacrait, souscrivant à cette rechute de légèreté.

De fin de journée en fin de journée, le stratagème se répéta : chacun s'éloignait provisoirement de l'autre pour retrouver de l'attention ailleurs, l'insignifiant de la part de ses pairs, la négligée de ce nouvel intrus sur qui elle attardait furtivement ses yeux à la cornée épaississante. Mais les mauvaises choses ont aussi une fin. Un jour, l'infidèle en puissance trouva son mari mort dans son fauteuil élimé, passé comme il avait vécu, bêtement terrassé par une crise de cœur absurde le laissant choir dans un rictus final et insipide. Elle l'annonça le soir même à son allié virtuel, empressée d'être consolée. Le rire jaune de la fatalité veillait sur elle.

Elle ne recevrait plus jamais de nouvelles de l'amant potentiel. Il avait redouté la suite. Il était, pensa-t-elle, sans doute de ces hommes qui prolongent le désir et qui le dorlotent, préférant lire le menu sans savoir que choisir, attablés devant le repas quasiment servi. Pendant des soirs et des soirs, déçue et désolée, elle avait ouvert son écran, en attente éternelle, à l'affût, pour être là si jamais le pseudo Léon rappareillait. Ce triste espoir lui fournit assez de fins du jour désolantes pour entretenir une juste et digne souffrance, le deuil de son mari n'ayant jamais suffi à engendrer une véritable douleur cicatrisante. Ce qu'elle n'a jamais su, c'est que, depuis plusieurs mois, cet époux disparu n'était plus allé voir ses amis. Lui aussi avait sa liaison secrète.

Chaque fois avec une impatience dissimulée, et tous les soirs, il se précipitait dans un bistro pour parler à une femme unique et récemment connue. Une femme étrangère au nom de code exotique qu'il se représentait entortillée d'étoffes transparentes et chaussée de mules en satin rose : Arimelle. Une belle aux mille et un secrets, mystérieuse et sensuelle. C'est au Cybercafé l'Orient

qu'il avait assidûment pris rendez-vous avec cette dernière. À chaque fois, il retrouvait les mots pour parler d'amour, redevenant loquace, se sentant rajeunir, abandonnant son incontinence mentale. Et il le découvrait, ce bijou malheureux claustré dans un coffret, et il la convoitait, cette incomprise, à qui il écrivait ponctuellement toute son adoration et à qui il faisait part de sa connivence. À la même heure, sur le même serveur et pendant des mois, sa femme et lui ne s'étaient jamais reconnus.